BORIS THIOLAY

# LEBENSBORN
# LA FABRIQUE DES ENFANTS PARFAITS

## Enquête sur ces Français nés dans les maternités SS

Flammarion
ENQUÊTE

# LEBENSBORN
## LA FABRIQUE DES ENFANTS PARFAITS

Flammarion
ENQUÊTE

**Erwin, Gisèle, Walter, Christiane ont aujourd'hui près de 70 ans. Ces Français, marqués à jamais par le sceau de leur étrange origine, sont nés dans une maternité SS.**

Leur secret renvoie à l'un des projets nazis les plus terrifiants entrepris entre 1935 et 1945 : créer une « race supérieure », future élite du IIIe Reich. Ce livre raconte la création de nurseries spéciales, les *Lebensborn*, par la SS. Les deux parents étaient sélectionnés selon leur « pureté raciale aryenne » : grands, blonds, les yeux bleus. Les nourrissons y étaient abandonnés, puis adoptés par des familles modèles. Leur véritable identité était alors falsifiée.

Ces enfants devenus adultes dévoilent pour la première fois leur histoire, depuis leur naissance dans un établissement du *Lebensborn* jusqu'à la maison-mère de l'organisation, ainsi que leur quête vertigineuse pour retrouver, des décennies plus tard, la trace de leurs parents.

Une enquête inédite qui met au jour une part sombre de l'histoire de France.

**Boris Thiolay** *est journaliste d'investigation à* L'Express.

12-18 Création Studio Flammarion En couverture : © Bundesarchiv, Bild 146-1973-010-11 / O. Aeg.

# Lebensborn :
# la fabrique des enfants parfaits

## Ces Français qui sont nés
## dans une maternité SS

Boris Thiolay

# Lebensborn : la fabrique des enfants parfaits

## Ces Français qui sont nés dans une maternité SS

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8388-6

*Pour Luca, né durant la nuit magique.*
*À la mémoire de Colette et Jean Thiolay.*
*À nos familles imaginaires.*

# Prologue

Les maternités devaient donner le jour à des enfants « parfaits », grands, blonds, aux yeux bleus. Erwin, Gisèle, Walter, Georges, Christiane et tous leurs petits semblables, qui y sont nés et auxquels ce livre est consacré, sont aujourd'hui à l'âge de la retraite. Ils ont « fait » leur vie : la plupart d'entre eux se sont mariés, ont eu des enfants à leur tour. Mais ils restent marqués de manière indélébile par le sceau de leurs origines. Un secret qu'ils ont découvert sur le tard, le jour où une mère vieillissante a brisé le tabou. Ou bien lorsqu'ils ont pu enfin consulter, à partir des années 1990, leur dossier personnel à l'Assistance publique. Ce secret, celui de leur naissance, renvoie à l'un des projets les plus terrifiants entrepris par les nazis : créer une « race supérieure de Germains nordiques », qui devait constituer la future élite d'un Troisième Reich censé durer 1 000 ans… Pour y parvenir, des nurseries spéciales – les *Lebensborn* (Fontaines de vie, en vieil allemand) – furent conçues, administrées et gardées, entre 1935 et 1945, par la *Schutzstaffel* (escadron de protection), autrement dit la SS, l'organisation la plus redoutable de l'appareil d'État National-socialiste.

Ces maternités accueillaient des femmes enceintes de membres de la SS. Très souvent, ces femmes étaient des filles mères souhaitant accoucher dans l'anonymat. Les deux parents, soumis à des examens médicaux et à une sélection rigoureuse, devaient correspondre aux critères de pureté raciale « aryenne » définis par le régime hitlérien. Les enfants illégitimes pouvaient être abandonnés au *Lebensborn* : toutes les traces de leurs origines étaient alors effacées, du nom des parents au lieu de naissance. Seuls les responsables de l'organisation connaissaient leur véritable ascendance, consignée dans un registre d'état civil confidentiel qui ne fut jamais retrouvé. Seule importait l'apparence physique de ces bambins destinés à grossir les rangs d'une légion programmée pour changer la face du monde…

L'idée de partir à la recherche des enfants du *Lebensborn* m'est venue au début de l'année 2008, à l'occasion d'un reportage en Allemagne. Quelques mois plus tôt, le Service international de recherches (SIR) de la Croix-Rouge avait ouvert ses archives aux historiens et à la presse. Par cet intermédiaire, j'avais pu relater dans *L'Express*, une autre histoire singulière : celle de Français qui, à la mort de leur père, avaient découvert que ce dernier avait eu un enfant caché, pendant la Deuxième Guerre mondiale. Prisonniers ou travailleurs réquisitionnés en Allemagne, ces hommes, certains célibataires, d'autres déjà pères de famille, avaient tout simplement rencontré une jeune femme, à la ferme ou à l'usine où ils étaient affectés. Des petits « bâtards » étaient nés de ces amours interdites. La paix revenue, les Français étaient rentrés chez eux, avaient repris le cours de leur vie, rechignant à évoquer ces années sombres. Mais, soixante ans plus tard, grâce à ce service de recherches de la Croix-Rouge, leurs enfants avaient pu retrouver

un demi-frère ou une demi-sœur dont ils avaient toujours ignoré l'existence.

Depuis 1946, le SIR est établi à Bad Arolsen, une ville de 16 000 habitants, à l'architecture baroque, dans la campagne du Land de Hesse. À l'intérieur de six bâtiments quasi anonymes, qui abritaient auparavant une caserne de la Gestapo, est conservé le plus gros fonds documentaire au monde concernant les victimes du régime nazi : déportés, prisonniers politiques, travailleurs esclaves, familles séparées, enfants déplacés, etc. Au total, 50 millions de références, qui concernent 17,5 millions de personnes. Le long de vingt-six kilomètres de linéaires, au fil de lourdes armoires de métal coulissantes, se dessine la géographie de l'horreur – Dachau, Drancy, Belzec, Treblinka, Auschwitz… Avec une maniaquerie administrative glaçante, les nazis notaient tout : le nombre de poux sur chaque détenu ou le décompte de plusieurs dizaines de déportés fusillés, à deux minutes d'intervalle, au camp de Mauthausen, le 20 avril 1942, pour célébrer l'anniversaire de Hitler…

À Bad Arolsen, le visiteur est prié d'enfiler des gants de coton blanc pour manipuler les feuillets de papier jaunis par le temps. Chacun de ces millions de petits documents rappelle l'existence d'un être humain. Nous ne pourrons jamais comprendre exactement ce que ces personnes ont enduré. Ni savoir, pour celles qui ne sont jamais revenues, quel fut le dernier son qu'elles ont entendu, la dernière image accrochée à leur rétine, ou bien encore vers qui s'est envolée leur ultime pensée. Nous ne pouvons que l'imaginer, en déchiffrant les éléments mentionnés sur les fiches. Car nous connaissons en revanche, avec une précision troublante, l'orthographe de leurs noms et prénoms, la date et le lieu de

leur naissance, leur taille, la couleur de leurs yeux ou leur métier. Certaines fiches sont devenues des reliques. Voici celle d'Anne Franck, adolescente juive qui, du fond de la cachette familiale à Amsterdam, tint son journal intime, entre le 12 juin 1942 et le 1er août 1944. Déportée à Auschwitz, elle est finalement morte du typhus au camp de Bergen-Belsen en mars 1945, quelques jours après sa sœur aînée Margot. Nous avons tous en tête le visage d'Anne, avec son sourire. Qui se souvient de Margot Franck, de ses traits, de son goût pour les mathématiques plutôt que pour l'écriture ?

La masse gigantesque de documents conservés par la Croix-Rouge fait défiler des cohortes d'inconnus, des listes de villes et villages européens dont nous ignorons tout et où nous n'avons aucune raison de nous rendre. La plupart de ces fiches n'ont été consultées qu'une seule fois, par l'employé chargé de les indexer dans le registre central. Elles dorment là, attendant qu'un arrière-petit-enfant, un universitaire, un simple curieux, ne vienne les tirer doucement du néant, à l'aide d'une paire de gants blancs.

C'est juste avant que je ne quitte Bad Arolsen, au terme de ma deuxième journée de recherche sur les familles franco-allemandes reconstituées, que Kathrin Flor, l'attachée de presse de la Croix-Rouge, a attiré mon attention sur un point : parmi les archives disponibles, figuraient celles de l'organisation *Lebensborn*[1].

Le *Lebensborn*. Les « Fontaines de vie ». Nom poétique doté d'une puissance fantasmatique délétère, cocktail de nazisme, de sexe et d'expérimentations génétiques

1. Du moins celles qui subsistent, car l'essentiel fut détruit à la hâte par ses gardiens durant les tout premiers jours de mai 1945, tandis que le Troisième Reich agonisait.

dévoyées… Certains ont voulu y voir des « haras humains », d'autres des « bordels SS », charriant toute une imagerie liée à notre insondable fascination pour le Mal. La réalité, du moins celle que l'on peut approcher, est encore ailleurs, mélange d'utopie monstrueuse et de parcours individuels, de petits arrangements pour survivre à une époque sans merci.

Jusque dans les années 1970, en Allemagne, ces maternités SS étaient souvent considérées comme une rumeur. En 1985, Georg Lilienthal, un jeune historien spécialiste de la médecine nazie et de l'eugénisme, y consacre sa thèse. Publiée sous le titre *Der Lebensborn e.V.* (*Le Lebensborn, association déclarée*), elle ne fut même pas évoquée dans les journaux et n'eut donc aucun écho. Le sujet était encore tabou. D'ailleurs, le livre, tout en démontant remarquablement la mécanique de l'organisation, ne s'attardait pas sur ses victimes principales, les enfants. Il a fallu attendre sa réédition dans une collection de poche très populaire, en 1994, pour que la question émerge enfin sur la place publique. Certains des 9 000 *SS-Kinder* (enfants SS) allemands ont commencé à sortir du silence. En Norvège, qui fut le premier pays où les nazis avaient « exporté » leur projet à partir de 1942, quelques-uns des 12 000 *Tyskungar* (« enfants de Boches », en Norvégien) ont osé réclamer justice au tournant des années 2000. Car, symboles vivant de la collaboration, ils furent l'objet de sordides vengeances après-guerre.

Mais un autre pan de cette histoire ahurissante est tombé dans l'oubli : une nursery SS a existé en France, entre février et août 1944. C'était à Lamorlaye, en lisière de la forêt de Chantilly, à 40 kilomètres au nord de Paris. Une autre fut en service, de mars 1943 à septembre 1944, en Belgique, au château de Wégimont,

près de Liège. C'est à Lamorlaye et Wégimont que sont nés Erwin, Gisèle, Walter, Christiane, Georges… Deux livres d'historiens français ont consacré quelques pages à ces lieux fantômes. Le premier, *Au nom de la race*, publié par Marc Hillel[1], fit sensation, car il exhumait, documents à l'appui, la raison d'être des « Fontaines de vie ». Pourtant, là encore, le destin des gosses rapatriés en France après la guerre était à peine évoqué. L'auteur avait préféré se lancer sur la piste des responsables SS, toujours en vie à l'époque. Le second, *Naître ennemi : les enfants de couples franco-allemands nés pendant la Seconde Guerre mondiale*, de Fabrice Virgili[2], ne s'attarde pas sur le cas très particulier des enfants censés constituer la « race supérieure nordique ».

Les enfants du *Lebensborn* sont des orphelins de l'histoire. En 1945, dans les décombres de l'Europe où plus de 40 millions de personnes ont été anéanties, ils sont quantité négligeable. La nature criminelle de ce qu'ils ont subi n'est même pas établie aux yeux des Alliés. D'ailleurs, quatre des responsables SS de l'organisation – jugés en 1948 en compagnie d'autres cadres nazis chargés des questions raciales, lors de l'un des douze grands procès de Nuremberg –, sont libérés à l'issue des audiences. Ils ont convaincu le tribunal que les maternités étaient une « œuvre de charité ». Seule leur appartenance à la SS sera finalement sanctionnée. Max Sollmann, l'administrateur en chef, Gregor Ebner, le médecin chef, et Günther Tesch, le directeur du département juridique – tous trois étant détenus depuis 1945 – sont relâchés : leur peine était purgée. Inge Viermetz,

1. Marc Hiller, *Au nom de la race*, Fayard, 1975.
2. Fabrice Virgili, *Naître ennemi : les enfants de couples franco-allemands nés pendant la Seconde Guerre mondiale*, Payot, 2009.

l'assistante de Sollman, elle, sera tout simplement acquittée.

Le *Lebensborn* est pourtant bien au cœur du fanatisme prêché par les idéologues nazis. Pour eux, la supériorité de la « race aryenne » est un dogme, et la nécessité de protéger la pureté de son sang, une mission sacrée. Depuis la seconde moitié du XIXe siècle, des théories pseudo-scientifiques, appliquant à l'homme les travaux de Darwin sur la sélection naturelle, ont forgé l'idée d'une hiérarchie entre les races. Ces thèses constituent notamment le terreau de l'antisémitisme dit « moderne » : les « Aryens », nobles, idéalistes et viscéralement attachés à la terre, sont menacés par les « Sémites », nuisibles, parasites et apatrides. À la même époque, des médecins hygiénistes affirment que pour combattre les risques de dégénérescence, la société doit se protéger de ses éléments faibles, ou « nocifs » : handicapés, malades mentaux, alcooliques, criminels, etc.

Les théoriciens du National-socialisme vont enjoliver cette mixture raciste et eugéniste de mythologie germanique et scandinave. Exaltant les vertus héroïques du vieux peuple germain, qui accomplit ainsi sa destinée grandiose et tragique sans jamais faiblir… Un peuple de surhommes, à l'image de Siegfried, le personnage central de la saga médiévale des *Nibelungen* : « Ceux de la brume ». Ces guerriers grands et blonds, aux pouvoirs surnaturels, vont désormais être enrôlés dans un nouveau combat. Adolf Hitler l'annonce sans détour dans *Mein Kampf* (1925) : « La race aryenne nordique est la détentrice de toute culture, la vraie représentation de toute l'humanité et c'est par application divine que le peuple allemand doit maintenir la pureté de sa race. La race germanique est supérieure à toutes les autres et la

lutte contre l'étranger, contre le juif, contre le slave, contre les races inférieures, est sainte. »

Un homme devient le grand ordonnateur du projet. Cet homme de taille moyenne, brun, au menton fuyant, arborant une fine moustache et de petites lunettes cerclées, c'est Heinrich Himmler. Après Adolf Hitler, le *Reischführer* de la SS est le personnage le plus puissant du régime. Au fil des années, entre 1933 et 1945, il se trouve être tout à la fois à la tête des services de police et de sécurité, de l'organisation des camps de concentration et d'extermination, d'unités militaires (*Waffen-SS*) rassemblant plus d'un million de soldats, d'instituts de « recherche » sur les questions raciales… Il dirige un État dans l'État. Himmler, féru de mystique et d'occultisme, nourrit une obsession maladive : redonner à la « race » allemande sa supposée pureté originelle. La SS, l'Ordre noir dont le sigle imite les runes du vieil alphabet nordique, sera le creuset de son œuvre. Elle doit « devenir une troupe qui rassemble le meilleur matériau humain que l'on peut encore trouver en Allemagne, la SS doit préserver la communauté du sang, toute dégénérescence doit être impossible », déclare-t-il en 1931. Dès lors, pour être acceptées, les nouvelles recrues doivent démontrer que leur généalogie ne comprend que des ancêtres d'origine aryenne depuis 1800, et même 1750 pour les aspirants officiers… Tous passent une visite médicale comprenant des mesures anthropométriques effectuées par les *Rassenprüfer*, les « examinateurs de race » : des pommettes saillantes, une longueur jugée excessive du tronc, des jambes légèrement arquées ou un système pileux trop développé suffisent pour être recalé. Les fiancées et futures épouses des SS doivent subir une sélection équivalente. Afin d'obtenir leur autorisation de mariage, les couples déposent un dossier,

accompagné d'une photo des prétendants en pied, côte à côte. Ainsi, on évalue « l'harmonie » entre les deux individus et leur capacité à avoir une descendance « racialement valable ». Les familles adoubées par la *Schutzstaffel* se voient décerner un livret de famille spécifique. Elles sont censées avoir au moins quatre enfants. En 1937, Himmler précise sa vision : « La SS est un ordre militaire National-socialiste d'hommes résolument nordiques, communauté de clans liée par serment […]. Ce que nous voulons créer pour l'Allemagne dans les siècles à venir, c'est une caste supérieure élue, une nouvelle noblesse, dont les rangs seront constamment grossis parmi les meilleurs fils et filles de notre peuple, une noblesse qui jamais ne vieillira, qui remontera dans la tradition et le passé […] jusqu'aux époques les plus sombres, et qui insufflera une jeunesse éternelle à notre peuple. »

Mais, pour cela, il faut toujours plus d'enfants. Les hommes sont alors encouragés à procréer en dehors du mariage. Surtout, c'est maintenant l'ensemble des Allemandes, du moins celles qui correspondent aux critères, qui doivent participer à l'effort national… Le rôle dévolu à la femme est d'être une mère au foyer, son devoir suprême est d'accomplir le *Fürherdienst*, le « service du Führer » : offrir à Adolf Hitler le maximum de nouveau-nés.

C'est dans ce contexte que les statuts du *Lebensborn eingetragene Verein* (association déclarée) sont déposés le 12 décembre 1935, à Berlin. À l'origine, l'organisation est placée sous la tutelle du *Rasse- und Siedlungshauptamt* (RuSHA), le « Bureau pour la race et le peuplement », chargé de contrôler la pureté raciale et idéologique des membres de la SS. Ces statuts seront bientôt transférés à Munich, la ville natale de Himmler.

Le *Lebensborn* établira alors son siège au numéro 1, Poschingerstrasse, dans l'ancienne villa familiale de l'écrivain Thomas Mann, exproprié après avoir fui l'Allemagne dès 1933. L'organisation L s'installera ensuite, à partir du mois de janvier 1940, au 3-7, Herzog-Max-Strasse, à l'emplacement de l'ancienne grande synagogue, incendiée lors de la Nuit de Cristal.

La création de l'organisation L est entourée d'un secret absolu : le *Reichsführer-SS* n'en révélera l'existence, dans une circulaire diffusée aux officiers, que neuf mois plus tard, au moment où il la placera directement sous son autorité personnelle. Au moment, aussi, où la première maternité, qui peut accueillir 30 femmes et 55 nourrissons, ouvre ses portes à Steinhöring, un petit village de Bavière. Les membres de la SS sont tenus de cotiser à l'association [1].

Heinrich Himmler, qui dirige le conseil d'administration, s'est entouré d'hommes de confiance. Le premier directeur du *Lebensborn* – il sera remplacé en 1940 par Max Sollmann – est le *Hauptsturmführer* (capitaine) Guntram Pflaum. Il a alors 32 ans. Ce fanatique, promu colonel en 1939, aura un parcours éloquent. En 1942, le voici à la tête d'un commando spécial en Union Soviétique. Auteur de multiples exactions, il organise la sélection et l'enlèvement d'enfants « germanisables » à Bobruïsk, une ville au sud-est de Minsk, en Biélorussie. L'année suivante, on le retrouve à la tête du foyer SS pour enfants *Kurmark* à Wernigerode, près de Berlin. En 1944, Pflaum devient le responsable des services de

1. À titre d'exemple, un *Standartenführer* (colonel) âgé de 30 ans verse 3,25 % de sa solde, puis 4,75 % à partir de l'âge de 34 ans et 5,75 % au-delà de 41 ans. Seuls les officiers qui ont déjà quatre enfants, selon les recommandations officielles, sont exemptés.

désinfection du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau et d'autres sites concentrationnaires. Il sera tué en mai 1945 près du camp de Mauthausen.

Le responsable médical de l'association, lui, s'appelle Gregor Ebner. Médecin de la famille Himmler, ce petit homme chauve est un intime du *Reichsführer-SS*. Bavarois, né en 1892, Ebner milite au parti National-socialiste depuis 1930. Titulaire de la carte n° 1257 de la SS, il a le grade d'*Oberführer*, rang spécifique entre colonel et général. Spécialiste des techniques de sélection raciale, il restera jusqu'au bout la caution « scientifique » du projet. Nous aurons l'occasion de le retrouver.

Dans l'organigramme, figure également Günther Tesch, le responsable du service juridique. Âgé de 28 ans, cet élément prometteur – il deviendra commandant – met au point toutes les procédures qui permettront, si nécessaire, d'occulter le nom des parents et de falsifier l'identité des enfants. En particulier le fameux « état civil parallèle ». Son nom de code : *Steinhöring II*. À partir de 1940, Tesch planchera aussi sur l'organisation des premiers établissements du *Lebensborn* en dehors du Reich, dans l'Europe occupée. Puis, sur l'aspect juridique de la « germanisation » de dizaines de milliers d'enfants polonais, tchèques, yougoslaves ou russes, tous arrachés à leurs familles. Nous le reverrons à l'œuvre.

Mais, pour l'heure, les responsables de l'association veulent lutter contre ce qu'ils considèrent comme un fléau démographique : chaque année, plus de 700 000 avortements sont répertoriés en Allemagne. Autant de recrues potentielles qui manqueront un jour à l'appel. La propagande célébrant le culte de la maternité, la criminalisation de l'interruption de grossesse et la

fermeture des cliniques qui la pratiquent n'avaient pas totalement dissuadé les jeunes femmes qui portent un enfant illégitime d'avorter. C'est à elles que les « Fontaines de vie » vont s'intéresser en priorité. Dans les maternités SS, elles peuvent accoucher dans l'anonymat, en bénéficiant d'un environnement médical de première qualité. De plus, la naissance de l'enfant n'est pas signalée à la commune de résidence de la mère, et celle-ci peut faire modifier son nom et taire celui du père. Une attestation d'aryanité est alors délivrée au nouveau-né, ce qui lui ouvrira plus tard les portes d'écoles réservées, du parti, de l'armée, probablement de la SS… L'association s'engage aussi à verser une pension aux parturientes, à aider les célibataires à trouver un emploi dans l'administration.

Surtout, le nourrisson peut éventuellement être abandonné, après douze semaines de séjour au *Lebensborn*…

L'avenir du *SS-Kind* est tout tracé, dit-on. Il sera confié à une famille adoptive modèle. De nombreuses femmes allemandes trouveront, ce faisant, dans cette « institution » le moyen de se soustraire au jugement moral de leur famille, du voisinage, du prêtre ou du pasteur. Certaines, les plus démunies, y voient leur chance d'échapper à une maternité non désirée. Les officiers supérieurs SS Ebner, Tesch et consorts le rappelleront en 1948 : selon eux, ils travaillaient pour une « œuvre de charité »…

Il n'en était rien. Le *Lebensborn*, ce projet fou visant à fabriquer une race supérieure, est une organisation criminelle. Et, pour remporter la guerre qui se prépare, Himmler veut apporter au Reich tous les individus racialement valables : « Chaque Germain du meilleur sang que nous amenons en Allemagne […] est un combattant de plus pour nous et de moins pour l'autre côté, déclame-t-il

en 1938. J'ai vraiment l'intention de chercher ce sang germain dans le monde entier, de le soustraire et de le voler où je peux. » Ce sera chose faite dans les immenses territoires conquis à l'Est, à partir de 1939, puis de 1941, après la rupture du pacte germano-soviétique. Des populations entières seront déplacées, des dizaines de milliers d'enfants sélectionnés et enlevés.

Car l'essentiel est là : les « Fontaines de vie » sont indissociables de la machine de mort nazie. Dans le grand empire qui doit régner sur l'Europe, dans le futur État SS modèle peuplé de « 120 millions de Germains nordiques en 1980 » que Heinrich Himmler rêve bientôt d'instaurer sur le territoire de l'ancienne principauté de Bourgogne – de l'Artois à la Suisse romande, en passant par le Hainaut, le Luxembourg, la Lorraine, la Picardie, la Champagne, l'actuelle Bourgogne et la Franche-Comté –, il n'y a pas de place pour les « indésirables ». Ces derniers doivent être mis hors d'état de se reproduire ; ou, mieux encore, disparaître. Le cycle des persécutions enclenchées dans le même mouvement que celui de la naissance des *Lebensborn* ne cessera de s'amplifier, de se perfectionner. Il faut ici en rappeler les étapes les plus marquantes.

*Mars 1933.* Deux mois après l'accession au pouvoir de Hitler, le premier camp de concentration est ouvert, à Dachau, près de Munich.

*Janvier 1934.* Une loi impose la stérilisation forcée aux personnes souffrant de maladies considérées comme héréditaires. Quatre cent mille Allemands y seront soumis.

*Septembre 1935.* À Nuremberg, les lois de « protection du sang allemand et de l'honneur allemand », qui interdisent les mariages et relations sexuelles entre « juifs » et « citoyens allemands », sont promulguées.

*9 et 10 novembre 1938.* Lors du pogrom de la Nuit de Cristal, des milliers de commerces et d'entreprises juives sont saccagés, plus de 250 synagogues détruites, une centaine de juifs assassinés et au moins 25 000 sont envoyés en camp de concentration.

*Septembre 1939.* L'invasion de la Pologne, premier épisode de la Seconde Guerre mondiale, ouvre la voie à la réduction en esclavage et au massacre de millions de gens.

*Automne 1939.* Mise en place en Allemagne de la mort « miséricordieuse », un programme d'euthanasie, en fait d'assassinat, qui touchera 150 000 personnes aliénées ou handicapées.

*Été 1941.* Les *Einsatzgruppen* (groupes d'intervention) entament, dans les territoires conquis sur l'Armée rouge, des campagnes d'exécutions par fusillades systématiques de résistants, de militants communistes, de prisonniers soviétiques et de plus d'un million de juifs.

*Décembre 1941.* Au camp d'extermination de Chelmno (Pologne), le commando spécial SS dirigé par le commandant Herbert Lange utilise des chambres à gaz mobiles, installées dans des camions, pour accélérer la mise à mort des juifs.

*20 janvier 1942.* Au cours de la conférence de Wannsee, présidée par Reinhard Heydrich, les modalités techniques de la « Solution finale » sont affinées. onze millions de personnes sont concernées.

De Dachau à Auschwitz-Birkenau, l'ombre portée de Heinrich Himmler et de ses complices est immense. Le *Reichsführer-SS* sillonne en tous sens l'Europe occupée à bord de son avion personnel, en train spécial ou au volant d'une Volkswagen *Kübelwagen* (voiture « bassine »), l'ancêtre tout-terrain de la Coccinelle. Lors de

ses visites d'inspection, son Excellence s'attache au moindre détail, avec une méticulosité oppressante. Il veut tout contrôler. La moindre procédure qui lui déplaît est immédiatement modifiée. Sanglé dans son uniforme noir, il prend plaisir à passer en revue les détenus dans les camps de concentration. En août 1941, à Minsk, Himmler assiste à l'exécution par balles d'une centaine de juifs – hommes, femmes, enfants – opérée par un détachement de l'*Einsatzgruppe B*. Ce jour-là, devant le spectacle, il montre des signes de nervosité. À chaque salve, son regard s'échappe vers le sol. Le général SS Erich von dem Bach-Zelewski lui fait remarquer qu'il n'y a là que cent juifs. « Mais regardez les yeux de nos hommes… Ils sont traumatisés pour le reste de leur vie », lui dit en substance, l'officier supérieur. Quelque temps plus tard, Himmler donnera des instructions pour que l'on organise des conditions de travail plus humaines pour les tueurs. Le recours aux camions à gaz va se généraliser, en attendant la construction de « véritables » camps d'extermination.

Pourquoi revenir avec insistance sur ces événements connus ? Parce que, durant la même période, avec la même obsession, Heinrich Himmler veut tout connaître de la vie quotidienne dans les *Lebensborn*. Il s'enquiert de la qualité de la nourriture, de la variété des menus qui y sont servis… De la taille et du poids des nouveau-nés, de la forme de leur nez. Il envoie des lettres de félicitations personnelles aux jeunes mamans, s'efforce de répondre aux courriers qu'elles lui adressent, pose parfois en photo avec l'une d'elles à l'occasion d'une de ses apparitions dans une maternité. À partir de 1942, il propose même d'être le parrain des enfants nés le 7 octobre, jour de son anniversaire.

Aussi, l'annonce du décès prématuré d'un petit pensionnaire plonge les dirigeants de l'organisation L dans la consternation, et leur créateur dans une colère froide. La perte de ce « bon sang » leur est absolument intolérable.

Peut-on comprendre l'inconcevable ? Aux yeux des maîtres de la SS, les « Fontaines de vie » représentent un enjeu fondamental, un projet synonyme d'éternité. Comparativement, le combat engagé contre les « ennemis du Reich », en particulier la mise en œuvre d'un procédé industriel menant à l'extermination totale des juifs, ne constitue qu'une simple étape sur la voie du Nouvel ordre européen. D'ailleurs, à la fin de 1943, Heinrich Himmler parle déjà au passé de la question juive. Au même moment, ses services planifient l'ouverture d'une nouvelle maternité en France : le cours de la guerre bascule pourtant en faveur des Alliés, le monde est à feu et à sang, mais rien ne doit entraver l'avènement de la « race supérieure ». Car, bientôt, une fois la paix rétablie – c'est-à-dire après la disparition définitive de toute « souche » d'êtres inférieurs susceptibles de vouloir se venger –, le grand empire germanique pourra entamer son « règne de mille ans ».

Le *Lebensborn* est la matrice du monde voulu par les nazis. Par un processus simultané de destruction et de procréation de groupes humains, il s'agit d'une entreprise de substitution biologique. Irréversible. Erwin, Gisèle, Christiane, Walter, Ingrid et les milliers d'autres bambins nés entre 1935 et 1945 devaient former la première génération de cette expérience inédite dans l'histoire de l'humanité.

Je suis donc parti à la recherche des enfants français et belges du *Lebensborn*. Au-delà des premières questions évidentes qui viennent à l'esprit – « Quel genre d'homme ou de femme sont-ils ? », « Que savent-ils de

leurs parents ? », « Les ont-ils retrouvés ? » – il me semblait que ces personnes, issues d'un projet échappant à l'entendement, pouvaient avoir un trait commun. Leur vie est un pied de nez à la fatalité, au rouleau compresseur de l'histoire et même à de fumeux déterminismes génétiques. De plus, ces témoins muets avaient capté des sons, des images de leur prime enfance, comme l'auraient fait une caméra ou un magnétophone qu'on aurait laissé tourner. En refaisant le parcours qu'ils avaient effectué, six décennies plus tôt – celui de bambins transbahutés d'une maternité SS à l'autre à travers le Reich en décomposition, puis rapatriés vers des lieux où on ne les attendait plus –, il serait peut-être possible de raviver leurs impressions jamais consignées. En superposant ensuite ces images à ce que nous savons des événements, jusqu'où pourrait-on rembobiner, sans le rompre, le fil de leur généalogie occultée ? Si l'on parvenait à relier entre eux quelques-uns de ces destins personnels, parviendrions-nous à entrevoir ce qui s'était réellement passé à l'époque ?

Les témoins sont parfois gênants. Les historiens s'en méfient, car, souvent, les témoins se trompent. Ils reconstruisent peu à peu ce qu'ils ont vécu : ils mélangent ce qu'ils ont réellement vu à ce qu'ils en ont appris par la suite… C'est humain. Les témoins sont pourtant indispensables. Ils sont la preuve de ce qui s'est passé. Ils incarnent l'histoire, lui donnent un visage. Ils racontent ce que nous voulons savoir, et parfois ce que nous voulons entendre. C'est tellement humain.

Les enfants du *Lebensborn*, eux, sont cependant des témoins à part. Certains ne connaissent même pas leurs véritables origines. Ou ne veulent pas les connaître. Quant à ceux qui savent, ils n'ont eu d'autre choix que de reconstruire peu à peu ce qu'ils avaient vécu durant

leur prime enfance. Ils se sont sans cesse heurtés aux parois d'un dédale silencieux. Mères naturelles honteuses, parents adoptifs non avertis, administration française inflexible, archives allemandes détruites, inconnues ou si difficilement accessibles… Personne ne savait, ne voulait ou ne pouvait dire la vérité. Tout cela était si loin. Si incroyable.

Il a d'abord fallu retrouver leur trace. Cela n'est pas évident. Les noms de famille avaient parfois été falsifiés pour brouiller les pistes, quand ils furent emmenés en Allemagne, en 1944. Ils avaient pu également être modifiés involontairement, à cause d'informations tronquées ou d'erreurs de retranscription commises par les personnels des Nations Unies chargés de venir en aide aux enfants déplacés durant la guerre. Ensuite, il y a ceux dont les prénoms furent francisés, ceux qui furent adoptés et qui reçurent le nom de leur nouvelle famille, celles qui se marièrent et changèrent de nom de famille ou tout simplement les personnes qui quittèrent l'Europe. Au fil de mes recherches, j'ai recensé 46 noms d'enfants nés dans les deux maternités de Lamorlaye et Wégimont. Cette liste est incomplète : j'ai acquis la certitude que 60 à 70 naissances y ont eu lieu. Vingt-trois au maximum à Lamorlaye, selon un rapport français de 1948 que j'ai consulté aux archives du ministère des Affaires étrangères ; entre 40 et 50 en Belgique, d'après plusieurs documents belges, allemands et américains recoupés. Mais les registres d'accouchement des nurseries SS, comme tant d'autres documents originaux, ont disparu. Parmi les 46 personnes identifiées, j'ai recherché celles qui vivaient en France, sans connaître leur nombre exact. Pour trois d'entre elles, l'enquête s'est achevée sur un acte de décès. Plusieurs autres, retrouvées, ont préféré ne pas revenir sur leur

passé. Beaucoup d'autres encore n'ont pu être localisées.

Et puis, il y a bien sûr les hommes et les femmes dont l'histoire peut être reconstituée. Ce livre relate une quête vertigineuse. Celle de leurs origines. La traversée d'une zone de conflit intime. Il fallait donc arpenter ce territoire inconnu, criblé de trous de mémoire, lacéré de lignes de failles. Alors, peut-être, pourrais-je approcher de ce qu'ils avaient ressenti. C'est en chemin que je saisirais ce que je cherchais.

# I

# Des maternités SS en Europe

Le manoir de Bois-Larris se niche au bout d'une petite route qui serpente entre les futaies de hêtres. Un panneau avertit : *« Danger chevaux »*. En bordure de la forêt de Chantilly, sur les hauteurs de la paisible commune de Lamorlaye, les alentours sont sillonnés de sentiers équestres où s'ébrouent les pur-sang. Lamorlaye est l'un des principaux centres d'entraînement hippique de France. La première fois que je m'y suis rendu, un mardi matin, Bois-Larris paraissait quasiment désert. L'endroit abrite pourtant, depuis les années 1950, un centre de réadaptation pour enfants souffrant de paralysie et de troubles orthopédiques. Une centaine de jeunes patients y reçoivent des soins quotidiens. Bien que flanqué d'un bâtiment moderne, le manoir, ses dépendances et les écuries ont gardé leur aspect d'origine. C'est une belle demeure d'une vingtaine de pièces, de style anglo-normand, avec pignons à colombage et bow-window ouvrant sur le jardin. L'ensemble a été bâti entre 1912 et 1919 pour la famille Menier, celle des fameux chocolats.

Dès le début de l'occupation, en 1940, les lieux sont réquisitionnés par l'armée allemande. Plusieurs bataillons

d'une division de cavalerie SS prennent leurs quartiers dans les environs. Chantilly et Lamorlaye deviennent la plus grande clinique vétérinaire pour chevaux d'Europe[1].

À l'origine, aucun enfant « aryen » n'aurait dû naître au manoir de Lamorlaye, ni au château de Wégimont, près de Liège, à 380 kilomètres de là. En 1940, sur le territoire du Reich, huit maternités et crèches du *Lebensborn* sont déjà en service, sur le modèle de la « maison-mère » de Steinhöring, et cinq autres pouponnières SS ouvrent en Allemagne et en Autriche, pendant la guerre. Mais, entre-temps, les SS vont exporter leurs « Fontaines de vie » dans l'Europe occupée. Tout d'abord en Norvège, le « berceau » de la race nordique selon les nazis : à partir de 1942, neuf foyers et maternités accueillent les femmes enceintes de soldats allemands. On y donnera également naissance à des enfants de père norvégien, à condition qu'ils soient de « bon sang »… En 1943 et 1944, deux établissements voient le jour au Luxembourg et au Danemark, sans toutefois fonctionner correctement. Un autre, aux Pays-Bas, restera à l'état de projet. Quant à la Belgique francophone et à la France, elles ne présentent pas, a priori, un intérêt suffisant en termes de « race ». Pourtant, au cours de l'année 1942, alors que la guerre se prolonge et que les pertes humaines s'additionnent, notamment dans la *Waffen-SS*, plusieurs paramètres vont changer la donne.

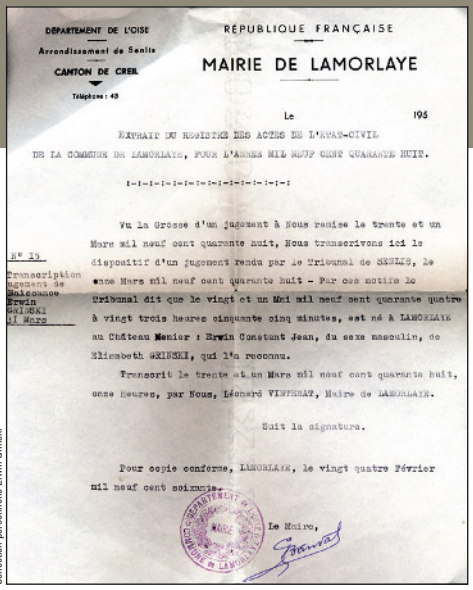
En Belgique, la création de deux divisions SS aux noms explicites – Légions « Wallonie » et « Flandern » – attire environ 20 000 combattants durant la guerre. Ces

1. C'est peut-être l'importance de la vieille tradition locale d'élevage équin qui a contribué à véhiculer, pendant et après la guerre, la rumeur du « haras humain » de Bois-Larris.

Collection personnelle Erwin Grinski

Erwin Grinski (photo du milieu, à droite) est né le 21 mai 1944 à la maternité SS de Lamorlaye (Oise). Sa mère, Élisabeth Grinski, et son « géniteur », Erwin Schmitt, un officier allemand, l'ont emmené à Dortmund, quelques semaines plus tard.

Élisabeth Grinski (deuxième, en partant de la droite), tenant par le cou Erwin Schmitt, au printemps 1944. Le couple assis à gauche est très probablement le sergent SS Grünwald et son épouse, les intendants du *Lebensborn* de Lamorlaye.



DÉPARTEMENT DE L'OISE
Arrondissement de Senlis
CANTON DE CREIL
Téléphone : 43

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MAIRIE DE LAMORLAYE

Le 195

EXTRAIT DU REGISTRE DES ACTES DE L'ETAT-CIVIL
DE LA COMMUNE DE LAMORLAYE, POUR L'ANNEE MIL NEUF CENT QUARANTE HUIT.

N° 15
Transcription Jugement de Délégance Erwin GRINSKI 21 Mars

Vu la Grosse d'un jugement à Nous remise le trente et un Mars mil neuf cent quarante huit, Nous transcrivons ici le dispositif d'un jugement rendu par le Tribunal de SENLIS, le onze Mars mil neuf cent quarante huit - Par ces motifs le Tribunal dit que le vingt et un Mai mil neuf cent quarante quatre à vingt trois heures cinquante cinq minutes, est né à LAMORLAYE au Château Menier : Erwin Constant Jean, du sexe masculin, de Elisabeth GRINSKI, qui l'a reconnu.

Transcrit le trente et un Mars mil neuf cent quarante huit, onze heures, par Nous, Léonard VINTERAT, Maire de LAMORLAYE.

Suit la signature.

Pour copie conforme, LAMORLAYE, le vingt quatre Février mil neuf cent soixante.

Le Maire,

Collection personnelle Erwin Grinski

Extrait du registre d'état civil de la commune de Lamorlaye, attestant la naissance d'Erwin Grinski, le 21 mai 1944, au château Menier, où était établie la maternité SS *Westwald*.

© Jean-Paul Guilloteau / Express - REA

Erwin Grinski, en Avignon, en mai 2009. Il montre une photo de sa mère, Élisabeth (à droite), et de sa famille maternelle.

Collection personnelle Erwin Grinski

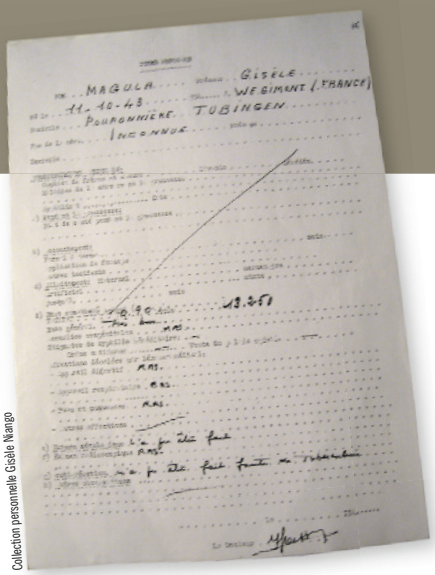
Erwin, bébé, dans les bras d'une religieuse à Lamorlaye, en 1944. Ce document est la seule photo prise au *Lebensborn* de Lamorlaye connue à ce jour.

© Jean-Paul Guilloteau / Express - REA

Gisèle Niango (ci-contre) s'appelait Gisela Magula à sa naissance, le 11 octobre 1943 à la maternité *Ardennen* («Ardennes») de Wégimont. Emmenée par les SS en Allemagne, le 1er septembre 1944, comme 16 ou 17 autres petits pensionnaires, elle fut «rapatriée» par erreur en France, depuis la pouponnière de Tübingen, en 1946 (document du milieu, à droite). Placée par l'Assistance publique (document en bas, à droite), elle a été adoptée deux ans plus tard, par la famille Marc-Laurent (photo en bas, à gauche), dans la Meuse. Elle n'a appris l'identité exacte de sa mère, Marguerite E., (en médaillon) qu'en 2010. Celle de son père, un soldat allemand, reste inconnue.

Collection personnelle Gisèle Niango

© Jean-Paul Guilloteau / Express - REA



MAGULA GISELE
11-10-43 WEGIMONT (FRANCE)
POUPONNIERE TUBINGEN
INCONNUE

Collection personnelle Gisèle Niango

VISITES DES ASSISTANTES SOCIALES

| DATES | OBSERVATIONS |
|---|---|

Collection personnelle Gisèle Niango